

## Alain Peyrache

*Aikido – Dojo*

*86 rue Masséna*

*69006 Lyon*



(C) 2008 Horst Schwickerath, www.aikidojournal.eu

‡ Vous souvenez-vous de vos débuts en aikido ?

Moi, oui, je me rappelle. Mais est-ce que cela va intéresser vos lecteurs ?

‡ Bien sûr ! Chacun de nous a commencé un jour, et c'est intéressant de savoir pourquoi et comment quelqu'un comme vous a débuté.

J'ai commencé en 1964.

‡ Ici, à Lyon ?

A Villefranche sur Saone et à Lyon, en parallèle. C'était pratiquement les premiers cours d'aikido dans le Lyonnais. Il y avait très peu d'aikido à l'époque : le plus haut gradé était 3<sup>e</sup> kyu.

‡ Et avec qui travailliez-vous ?

Avec les élèves directs du fondateur Morihei Ueshiba. On a commencé avec

Nakazono, Noro, ensuite Tamura, puis tous les autres, Tada, Asai, Ichimura... Je n'ai pas commencé tout de suite avec les Japonais, mais, par erreur, avec Nocquet, parce que j'avais 14 ans... Je suis allé au premier dojo qui était à côté de chez moi, et le professeur – c'est un bien grand mot – était un élève d'André Nocquet. Après quelques mois on s'est aperçu que ce n'était pas ça, que ce n'était pas ce que l'on voulait faire et quelques anciens m'ont amené à Lyon en R8 Gordini (toute une époque) – car à l'époque je n'étais pas motorisé – pour voir des élèves qui travaillaient avec Me Nakazono...

Ensuite quelques mois après, les "anciens" ont créé un dojo pour travailler avec les maîtres japonais, élèves de Me Ueshiba, qui arrivaient en France et en Europe. On était sous la coupe d'un président du judo qui voulait des postes fédéraux et on nous obligeait à faire du Mochizuki et tout un tas de choses qui servaient les intérêts de ce judoka administratif qui voyait là un excellent moyen de se faire dorer le blason, mais nous, ça ne nous intéressait pas. En revanche, cela a fait que l'on a connu un peu tout ce qui se faisait en aikido à l'époque.

‡ Il s'agit du fils, de Hiroo Mochizuki ?

Oui, c'était des élèves du fils, c'était l'époque où Floquet était encore avec Mochizuki fils, il est parti bien après. Comme on était dans un club de judo, le président du club voulait monter dans la hiérarchie fédérale, et nous obligeait dans ce sens à travailler avec ces gens-là, parce que c'était des gens reconnus par la fédération FFJDA. Mais cela ne nous intéressait pas du tout. C'était déjà une des manifestations du système administratif... Mais enfin bon, on va avoir l'occasion d'en reparler. La plupart des pratiquants l'ignorent sans doute, mais il faut se souvenir que le judo a pesé pendant des années sur l'aikido, du moins jusqu'à la

*...on travaillait avec Nakazono, puis Noro, puis avec Tamura ...*

scission de 1981, date de la création de la FFLAB. La FFAAA a prolongé cette tutelle pendant quelques années supplémentaires. Si je vous raconte tout cela, c'est parce que le judo a été perverti en moins d'un an, justement à cause de cette administration : relisons par exemple ce qu'en a dit l'ancien champion Levannier, pionnier de la discipline ! (Alain Peyrache lit un extrait reproduit en bas de page)\*

\*Vos rapports avec la fédération officielle connurent quelques aléas... Ne pas appartenir à un camp a pour résultat que vous êtes forcément considéré comme un opposant. Le mouvement Kodokan finit par s'ériger en fédération... Cela fut une grande erreur. A l'époque, les seules structures envisageables dans le domaine sportif étaient celles d'une Fédération. Nous passâmes donc par là, et cela fonctionna de façon satisfaisante... du moins au début. A sa création, le Kodokan n'était qu'une école privée. Son

appellation signifie littéralement « résidence où la voie est enseignée ». L'école de judo de Jigoro Kano avait pour but la formation générale de l'homme et s'orientait vers trois directions : l'éducation physique, l'art martial ou méthode de combat, la formation morale. Ils ont contribué à la dérive du judo vers des perspectives purement sportives, vers la compétition à outrance.

**Le tatami, cet esprit en voie de disparition.** La voie de la souplesse n'est pas celle de la

facilité, pas plus que le meilleur emploi de l'énergie n'est respecté. Cet étalon de mesure, signification de la pratique, n'est jamais mis... en pratique. Ce n'est pas le combattant qui est en cause, mais la règle. C'est bien la règle qui pêche, mais aussi et surtout le système. Ce fonctionnement pervers génère souvent le dopage, car si le combattant se dope c'est qu'il est inscrit dans une logique de compétition motivée par la promesse de titres et d'argent. C'est le système qu'il faut condamner, et non le gamin qui en

est la victime consentante, car conditionnée. Si la dégénérescence s'érige sur la notion de quantité qui brouille toutes les cartes, cette dimension ne présente rien de commun avec celle de la qualité, à laquelle elle porte préjudice. Trop de compétitions tuent la qualité, dans la mesure où elles deviennent la seule finalité. Si le judo a dégénéré, ce n'est pas à cause de la technique, mais parce que les principes ne sont plus respectés.

*A l'époque, cela incombait  
à Me Tamura. Me Noro avait déjà  
disparu de la vie fédérale, il s'occupait  
de son dojo, "l'institut Noro".*

Le judo est pourtant conçu au départ par Kano pour être un sport, ce qui n'est pas le cas de l'aïkido qui est exactement l'inverse. C'est pourquoi les dégâts causés par la structure sur la discipline sont encore pires en aïkido. Faire fonctionner un art comme l'aïkido dans un système sportif, avec sa logique sportive, c'est certainement la pire des choses qui puisse arriver. Cela conduit inévitablement à pratiquer autre chose que de l'aïkido, et en peu de temps.

Le seul moyen d'en sortir est de fonctionner autrement que dans le cadre sportif. Mais il m'a fallu longtemps pour le comprendre. C'est pourquoi j'ai créé l'EPA dans les années 90.

Le but de toute administration est le pouvoir. On crée une administration pour résoudre un problème et on

l'homme de véritables autocrates, et toujours pour la bonne cause : un aïkido fédéral, officiel etc. Vous connaissez leur littérature comme moi.

Très rapidement, dès le début des années soixante-dix, je suis entré au Comité directeur de l'ACFA – en France, à l'époque, il y avait l'ACFA (Association Culturelle Française d'Aïkido) qui avait environ 800 adhérents, il y avait André Nocquet (un ancien judoka, culturiste), qui était dans la fédération de judo, cela représentait 3000 adhérents. Il y avait également Mochizuki, un "grand maître" qui, du haut de ses vingt ans, collectionnait déjà les 6<sup>e</sup> dan en judo, en karaté, en aïkido, etc. Il avait à peu près le même nombre d'élèves. Ces fédérations fonctionnaient avec le judo FFJDA, toutes étaient déjà dans la logique sportive.

*...c'est pour cette raison qu'il n'y a pas de  
katas en aïkido, par exemple.*

s'aperçoit que lorsque le problème est résolu, lorsque l'administration n'a plus de raison d'être, elle perdure uniquement pour elle-même. Pensez à la vignette auto dont le financement n'assurait même pas la paye des fonctionnaires qui s'en occupaient !

Le seul but d'une administration est d'assurer sa survie et celle de ses hiérarchies. Plus elle est contestée, moins elle s'ouvre à la démocratie. Il suffit de regarder le monde fédéral aïkido pour s'apercevoir qu'il y a de nombreux adeptes. J'en viens parfois à penser qu'il suffirait qu'ils aient les moyens de faire appliquer par la force leurs délires, et nous aurions au pays des droits de

L'ACFA était à part: on travaillait avec Nakazono, puis Noro, puis avec Tamura quand il est arrivé.

Nous avions la volonté de ne pas être un sport. C'est ce qu'indiquait l'intitulé de nos associations (Association Culturelle Française d'Aïkido = ACFA et Association Culturelle Européenne d'Aïkido = ACEA).

On a liquidé l'ACFA vers 1971-72 : on a arrêté parce qu'il y a eu une première réunification française, c'était l'UNA (Union Nationale d'Aïkido), jusqu'en 1981 où nous avons quitté la fédération de judo avec Me Tamura pour créer la FFLAB et c'est à ce moment-là qu'il y a eu la création de la FFAAA.



‡ Un an après, je crois...

Non, en même temps : vous connaissez l'histoire, n'est-ce pas ? C'était une réunion à l'INSEP (Institut National du Sport et de l'Éducation Physique)...

On demande à tous les représentants de l'aïkido français s'ils veulent partir de la fédération de judo, FFJDA, à laquelle nous étions de plus en plus soumis avec le temps. Elle avait par exemple interdit notre assemblée générale car l'ordre du jour ne lui plaisait pas. Eh bien à l'exception de deux personnes de la ligue du centre, tout le monde était d'accord pour partir.

Ce qui fut fait. Le lendemain, certains occupèrent les chaises laissées vides par notre départ, ils devinrent ainsi les cadres de la FFAAA.

La FFJDA, c'est-à-dire les judokas reconnaissants, en profitèrent pour menacer de sanctions graves les clubs de judo qui hébergeaient de l'aïkido FFLAB s'ils n'obligaient pas ceux-ci à

*Parce qu'en France on a des grades d'Etat et des diplômes d'Etat d'aïkido. Personne d'autre au monde n'imaginerait ce genre de choses, mais nous, les Français, oui.*

adhérer à la FFAAA, et en cas de refus, de les mettre à la porte.

C'est ainsi que par exemple mon élève Kader Bentata fut mis à la porte du jour au lendemain de la salle de judo de Montceau-les-Mines, en récompense de sa fidélité, de sa parole donnée, de sa droiture. Son cas n'est pas unique puisque tous les clubs de judo avaient reçu ces instructions de la part de leur fédération.

de Tassin la demi-lune. Le premier stage constitutif eut lieu à Nevers en Bourgogne, dans la ligue où j'étais délégué technique régional depuis des années.

Mais revenons à la chronologie.

Dans les années soixante-dix on a liquidé l'ACFA parce qu'à cette époque-là Guy Bonnefond en était le président, et son ami, M. Pfeifer était le président

en prendriez le contrôle". D'ailleurs on avait des postes en plus, alors qu'on était minoritaires...

Nous, on s'est dit que si on entrait avec les deux grosses fédérations, on allait se faire manger, parce que si on était un groupe unique, on ne tiendrait pas. Et Pfeifer s'était arrangé pour nous avantager, qu'on ait un statut particulier qui nous conférait, malgré notre infériorité numérique, la majorité dans la structure.

On a eu six mois pour se mettre d'accord sur une méthode nationale. La première difficulté a été de mettre au point une méthode nationale d'aïkido. Parce qu'en France on a des grades d'Etat et des diplômes d'Etat d'aïkido. Personne d'autre au monde n'imaginerait ce genre de choses, mais nous, les Français, oui.

Cela veut dire que n'importe qui peut passer un examen, puisqu'on est tous égaux devant l'Etat, comme pour le baccalauréat, ou n'importe quel examen, mais pour valider cet examen il faut un référentiel qui décrive la performance exigée (ce référentiel était appelé à l'époque "méthode nationale", en référence au titre du premier livre de Me Tamura). Et il a donc fallu inventer quelque chose. Il y avait donc là un premier problème pour nous, parce que l'aïkido est opposé à toute idée de méthode – c'est pour cette raison qu'il n'y a pas de katas en aïkido, par exemple.

Comment faire de l'aïkido et inventer un diplôme qui va sanctionner vos compétences en aïkido en faisant exactement ce que l'aïkido vous interdit de faire ? Voilà la question qui nous

*...on dirait "c'est la méthode Aïkikai", et puis voilà.*

Les fondateurs de la FFLAB furent d'ailleurs condamnés lors d'un conseil de discipline composée de judokas. Signalons au passage que la première réunion pour la création de la FFLAB eut lieu au siège social de mon dojo

du judo. Ces deux-là étaient très liés, personnellement, professionnellement, et pour faire court, ils appartenaient aux mêmes réseaux.

Pfeifer a dit à Bonnefond : "Ça serait bien de faire l'union de l'aïkido et vous



(C) 2008 Horst Schwickerath, www.aikidojournal.eu

*"Uchi kaiten sankyo", "Hiji kime osae"  
nous, on appelait ça "Hiji gatame"...  
C'était les techniques  
de Me Tada...*

était posée.

C'est bien sûr impossible, mais dans la circonstance, nous n'avions pas le choix, il fallait inventer quelque chose. A l'époque, cela incombait à Me Tamura. Me Noro avait déjà disparu de la vie fédérale, il s'occupait de son dojo, "l'institut Noro".

Me Nakazozo était reparti en Amérique, écœuré par le système des fédérations françaises, conscient des dégâts qu'elles engendraient, il ne restait donc plus que Me Tamura, qui ne comprenait pas grand-chose à ces subtilités spécifiquement françaises, et qui faisait confiance à ses élèves.

Je me rappelle qu'à cette époque-là il m'a dit : "Vous êtes mes élèves, je vous fais confiance, parce que si vous me trahissez je ne pourrais même pas revenir au Japon, parce que j'aurais vendu l'aïkido aux Occidentaux, et au judo".

Alors, on se demande comment on va inventer une méthode en aïkido, alors

de Aïkikai", et puis voilà. Parce que nous, cela ne nous intéressait pas.

De toute façon c'était tellement stupide pour un vrai pratiquant d'aïkido que nous étions persuadés que cette "connerie" n'aurait aucun effet sur les aïkidokas. C'était juste destiné à satisfaire le ministère.

Funeste erreur, c'était compter sans la bêtise humaine et tous les mégalomanes prêts à se valoriser avec n'importe quoi. C'est une vieille loi de l'entropie que j'ai apprise plus tard : "quand le pire est possible, il devient obligatoire..."

La deuxième raison est que cela correspond au fonctionnement de n'importe quel individu n'ayant jamais pratiqué l'aïkido. C'est son comportement naturel et culturel, cela lui donne l'impression de comprendre l'aïkido qu'il n'a jamais appris, ça le rassure parce que c'est comme dans la vie de tous les jours... Certains vont même jusqu'à dire qu'ils adaptent l'aïkido à la



en avoir discuté à l'époque avec Fujimoto, son assistant, Me Tada a immédiatement changé de "listing" à la suite de cette affaire.

D'ailleurs, au niveau technique, il y a eu des changements importants. Des noms de techniques ont changé. "Uchi kaiten sankyo", "Hiji kime osae" nous, on appelait ça "Hiji gatame"... C'était les techniques de Me Tada, et on a dit "c'est la méthode Aïkikai". Chacun peut mesurer la droiture de cette formule : jamais aucune "méthode Aïkikai" n'a existé, pas plus aujourd'hui qu'hier.

Au niveau de l'Etat, on avait six mois pour se mettre d'accord sur la méthode. Me Tamura est donc allé voir André Nocquet, et lui a demandé de qui il était l'élève. M. Nocquet lui a répondu qu'il était l'élève de Me Ueshiba – bien qu'il ait été radié à vie par le fondateur, parce qu'il avait voulu organiser des compétitions, à Genève, en 1961.

Nocquet a donc dit qu'il était d'accord,

*...suivi Me Tamura  
se sont retrouvées à la rue.*

que, d'un point de vue éthique, on ne peut pas le faire !

Me Tamura se rappelait que Me Tada, en Italie, avait fait une espèce de "listing" pour les Italiens. Donc il est allé demander à Me Tada s'il voulait bien lui prêter ce "listing", que l'on appellerait la méthode Aïkikai, et si, en Europe, il y avait besoin de quelque chose d'équivalent, on dirait "c'est la métho-

société française, ou qu'ils l'améliorent en introduisant des notions culturelles qui n'ont rien à y faire.

Pour en revenir au listing, Me Tada a dit oui, mais quelques mois après il en a voulu à Me Tamura, parce qu'il avait cru que Me Tamura lui avait piqué sa progression – parce qu'il avait sorti un livre "La Méthode nationale" et, entre Japonais, ça n'est pas bien passé. Pour

*...1986-87, où les deux fédérations ont dû commencer à négocier et le ministère a dit: "Vous enlevez le 'L' de FFLAB, vous n'êtes plus libres !"*



étant de la même maison, et a signé sans lire le contenu ni en comprendre toutes les implications.

Mais si nous, nous avons à résoudre des problèmes posés par quelques techniques que nous ne connaissions pas, des « techniques Tada », ou des problèmes de noms, l'enseignement de Nocquet était, lui, tellement différent que ses élèves et lui n'ont pas pu s'adapter à l'UNA. Il en est donc parti rapidement, et peu de temps après, cherchant une caution japonaise, il collabora plusieurs années avec Kobayashi. C'est ce qui explique qu'aujourd'hui tous les élèves de Kobayashi sont en fait des élèves de Nocquet. Dans l'autre sens, l'enseignement de Kobayashi n'offrait aucun intérêt pour nous.

Nocquet est ensuite allé voir le fils Mochizuki et lui a dit : « J'ai vu votre père

sur un tapis, mais vous, jamais. » Et Hiroo Mochizuki lui a répondu : « C'est normal, je n'ai jamais fait d'aïkido, je fais ce que faisait mon père, qui est une méthode particulière, le Yoseikan ». Et il a été d'accord avec la méthode d'aïkido : « Vous êtes le seul à faire de l'aïkido en France », lui a-t-il dit. Et il a signé. Cela a donc été fait très rapidement. Une méthode nationale qui n'existait pas a été ainsi inventée et adoptée. Elle est devenue la méthode nationale française – qui heureusement n'existe qu'en France.

Et c'est cette méthode qui ensuite a sanctionné tous les examens. A l'époque, quand on a fait ça, on s'est dit : "On s'en fout, de ça. C'est la sauce française, avec ça tous les gens qui ne font pas d'aïkido vont se faire plaisir.

différence, tout simplement parce que tous les gens incompetents s'en sont emparés. Cela correspondait tout à fait à leur forme de pensée, à leur connaissance, puisqu'ils n'en avaient aucune. C'est donc devenu pour eux le moyen de se valoriser alors que pour nous, c'était une horreur. On s'était dit que jamais les gens n'allaient accepter une connerie pareille. Mais non ! Toujours la bonne vieille loi de l'entropie : ce phénomène est perceptible actuellement dans des tas de domaines.

Donc on a vécu l'UNA : au bout de plusieurs mandats de présidents on a retrouvé les mêmes aux mêmes postes, sauf dans le cas de M. Pfeifer qui visait une place au comité olympique, et pour cela il faut une grosse fédération avec des effectifs très importants. Or ce n'est pas avec l'aïkido qu'on peut atteindre ce genre d'objectifs : Guy Bonnefond visait donc dans le même temps la place de M. Pfeifer.

Ainsi est née l'idée d'une confédération où chaque discipline serait autonome. M Bonnefond en prendrait la tête, et M Pfeifer irait au Comité olympique.

Mais à l'usage on s'est vite aperçu du

*Les "administratifs" se plaignaient de n'avoir aucun crédit,*

Nous, ce qui nous intéresse, c'est de pratiquer avec nos maîtres, c'est de pratiquer l'aïkido". Alors très rapidement, il y a eu un côté cour et un côté jardin. Mais au bout de trois ans le côté jardin est devenu le côté cour. C'est-à-dire que très vite on n'a plus fait la

marché de dupes.

A tel point que quand on a fait une assemblée générale pour discuter de la sortie de la fédération de judo, le judo était contre l'ordre du jour et a interdit l'assemblée générale. On a donc dû faire une assemblée générale extra-

*”Je ne veux pas cautionner la destruction de l’aïkido en France, parce que vous êtes en train de repartir dans les mêmes bêtises. En 1980 on a dit ‘plus jamais ça’ !...“*

ordinaire qui a décidé de l’ordre du jour qui était de partir. Et cela s’est fait à l’INSEP avec tous les cadres techniques et administratifs français. A cette occasion, on a demandé à chacun de s’exprimer : il y avait deux personnes qui n’étaient pas d’accord pour partir, en plus bien sûr de M. Bonnefond qui démissionna ensuite.

Très vite le judo a contre-attaqué et a récupéré d’anciens cadres pour leur donner les postes que nous occupions. Ils ont donc pris toutes les places vides et ont créé la FFAAA avec l’aide du judo. On était en juin. En septembre, tout le poids du judo se fait sentir : la FFJDA envoie une lettre à tous les dojos de judo disant qu’il leur fallait virer tous les gens qui étaient à la FFLAB. C’est comme cela que beaucoup de sections d’aïkido qui avaient suivi Me Tamura se sont retrouvées à la rue.

Cela a créé un grand sentiment de défiance (pour ne pas dire plus) vis-à-vis de nos « camarades » qui ont aidé le judo à faire ça, et c’est encore vivace actuellement. En relisant les textes de l’époque, on perçoit cette violence, ne serait-ce que dans le lexique employé, qui renvoie à la sombre période de l’occupation (libre, collabo, etc.)

Il y a une tension, parce que cet épisode a été vécu comme une trahison. Ceux qui l’ont subie ne sont pas près de pardonner. Voilà l’origine des problèmes, de la difficulté à se mettre d’accord, et du fait qu’il existe à présent deux entités. Sur 22 500 pratiquants qui avaient pour professeur maître Tamura, moins d’un millier le suivirent la première année.

Ceci est un enseignement important:



(C) 2008 Horst Schwickerath, www.aikidojournal.eu

lorsqu’il y a le choix entre la sécurité officielle, la facilité et la fidélité à son professeur, défendre l’aïkido traditionnel, en somme, toutes les valeurs véhiculées par l’aïkido, 80 % de gens choisissent la facilité, leur intérêt personnel immédiat, la lâcheté ! Comme cette image d’eux-mêmes est difficilement supportable, ils l’habillent plus tard de prétextes expliquant leur attitude à une époque où ils étaient pourtant

à l’Europe. C’est dans la difficulté que l’on mesure la qualité des gens.

Il est vrai que pour les jeunes pratiquants qui arrivent, qui n’ont pas la connaissance de toutes péripéties de l’aïkido local, il n’est pas facile de comprendre, l’affectif est parfois ce qui fera pencher la balance d’un côté ou d’un autre.

La FFLAB a vécu trois, quatre ans ; on a commencé à récupérer nos dojos et

*Puisqu’en fait l’intelligence est un produit du milieu.*

remarquables par un mutisme qui d’ailleurs n’incommodait personne.

L’art de la guerre chinois enseigne: “Si tu veux des héros, mets tes soldats le dos à une falaise infranchissable: tu n’auras que des héros...”. Ce n’est donc pas nouveau, ni spécifique à la France

nos élèves, parce que techniquement et pédagogiquement on tenait la route. On a beau dire que l’on fait de l’aïkido, à un moment donné il faut bien en faire vraiment.

On avait treize cadres techniques nationaux, que l’on appelait les RTN –

*Il faut que, comme au Japon  
il y ait "un maître, un dojo".  
Le maître dans son  
dojo décide de sa pédagogie,...*



(C) 2008 Horst Schwickerath, www.aikidojournal.eu

On a vu ces mêmes gens reprendre du pouvoir et réimposer le fonctionnement que l'on avait avant, qui ne me satisfaisait pas et qui s'éloignait complètement de l'aïkido pour devenir une espèce d'aïkido franco-français.

Je me souviens de cette réunion à Dijon où un président ligue se plaignait qu'on ne l'écoutait pas mais qu'on écoutait par contre les RTN. Les "administratifs" se plaignaient de n'avoir aucun crédit, les pratiquants écoutant les professeurs. C'est à cette réunion qu'il fut décidé de mettre les techniciens sur siège éjectable, le bouton étant à la discrétion des "administratifs". C'est là l'origine du fonctionnement actuel où le professeur d'aïkido demande 20 autorisations avant d'ouvrir la bouche...

C'est pour cela que je suis parti, car ce qui m'intéressait c'était de faire l'aïkido que j'avais connu dans les années de mes débuts, dans les années soixante, avec les élèves du fondateur de l'aïkido.

Je regrette que la FFLAB n'ait pas continué dans le sens où elle était partie.

ble de pratiquer l'aïkido qui m'avait intéressé à l'origine. Nos erreurs étaient d'avoir accepté les grades d'Etat, les diplômes d'Etat, toutes ces choses qui avaient permis à l'administration sportive de faire disparaître l'esprit et l'essence de notre discipline en quelques années.

C'était l'aïkido qui m'intéressait, non le reste. On avait inventé des choses qui n'existaient pas, pensant faire plaisir à l'Etat et jouer le jeu français, tout en pensant pouvoir faire autre chose à côté.

Mais ça c'est révélé impossible: cette "autre chose", on n'a jamais pu la faire. En fait, on a dû faire le jeu de l'Etat et massacrer l'aïkido. Je suis donc parti pour continuer à faire l'aïkido qui me plaisait. C'est tout.

A cette occasion, j'ai pu mesurer la justesse de l'idée selon laquelle on ne peut pas faire tout et son contraire: on ne pouvait pas développer un aïkido de qualité et, dans le même temps, développer, subir un mode de fonctionnement qui le détruisait.

Mes professeurs me l'avaient enseigné dès l'origine: si l'on veut arriver à un résultat, il faut à tout moment faire des choix et éviter de se tromper. A cette époque je pris vraiment conscience de l'influence énorme de nos errements et de nos mauvais choix. Lutter contre? Impossible: on ne lutte pas seul contre un tel système... Il ne me restait plus qu'à pratiquer l'aïkido qui me plaisait avec ceux que cela intéressait. Principe et essence même d'un art, et de la démocratie. C'est là la source de mon désintérêt total pour la vie fédérale, administrative, qui me faisait per-

Responsables techniques nationaux – dont je faisais partie: à l'époque je m'occupais du programme annuel entre autre.

Cela jusqu'aux années 1986-87, où les deux fédérations ont dû commencer à négocier et le ministère a dit: "Vous

*ce qui m'intéressait c'était de faire l'aïkido ...  
..., avec les élèves du fondateur de l'aïkido.*

enlevez le 'L' de FFLAB, vous n'êtes plus libres!"

Et c'est là que je suis parti. Parce que l'on recommençait les mêmes bêtises. Avec les mêmes gens qui nous avaient trahis dans un premier temps, qui étaient revenus par opportunisme, pour prendre des places.

C'est sous la pression ministérielle, la pression administrative, que l'on a cédé, et à cause de tous les gens que l'on a ramassés après, qui nous avaient trahis une première fois, et qui sont revenus se placer.

Dans le pays des droits de l'homme et de la démocratie, il devenait impossi-

*”On ne fait pas du franco-français.  
Maintenant on est européens”.  
Le centre de l’Europe c’est Bruxelles:  
notre siège est à Bruxelles.*

dre mon temps au détriment de ma pratique. Ce qui m’a laissé beaucoup de temps pour approfondir l’aïkido et perfectionner mon art.

‡ Quand Me Tamura est arrivé en France, et s’est installé à Marseille, est-ce que vous vous déplaçiez là-bas ou est-ce qu’il venait à Lyon ?

Il enseignait à Marseille puis à Mari-gnane et Aix. A cette époque, il avait comme élèves Roberto Arnulfo, Jo Counaris, Claude Noble, etc. Par exemple il donnait des cours chez Jean Zin pendant la semaine, et les weekends, il venait à Lyon, Paris, etc. Au départ l’aïkido s’est développé sur l’axe Paris-Lyon-Marseille, parce que les communications étaient faciles. Après il s’est développé plus dans l’est, et dans l’ouest en dernier. C’est un peu toute l’histoire de la France, ça se développe toujours dans l’axe Lyon – Paris-Marseille, et après ça va sur les côtés, en fonction des mutations, en fonction des gens qui se déplacent. Nous, on accueillait Me Tamura à Lyon très, très souvent. A l’époque il y avait quinze personnes aux stages, les samedis matin. Les premiers stages à Lyon avaient lieu rue Tronchet ou dans un petit dojo de 80m<sup>2</sup> à la Croix-Rousse, qui ne faisait même pas la moitié de celui-ci.

‡ Et vous avez quitté tout ça en 1987.

En 87-88, je ne me souviens plus exactement de l’année, j’ai carrément démissionné de tous mes postes. J’étais membre de la commission nationale des grades, j’étais Responsable techni-

que national, j’étais membre du Comité directeur, j’étais à la Commission enseignement, c’est moi qui établissais le programme annuel des Responsables techniques nationaux, pour les répartir dans les régions. ... J’ai démissionné de tous mes postes en disant: “Je ne veux pas cautionner la destruction de l’aïkido en France, parce que vous êtes en train de repartir dans les mêmes bêtises. En 1980 on a dit ‘plus jamais ça’ ! Si on crée quelque chose, c’est pour faire autre chose.”

Et il a fallu trois ou quatre ans pour retomber dans les mêmes travers, pour une raison très simple que j’ai comprise plus tard : quand vous êtes dans le même milieu, vous produisez les mêmes choses. Et le seul moyen de faire autre chose, c’est d’en sortir et d’avoir un comportement différent. Puisqu’en fait l’intelligence est un produit du milieu. Au pôle nord, un esquimau est parfaitement adapté, il va survivre. Mais vous vous allez crever de froid en cinq

minutes, ou de faim. Mais inversement, si vous mettez un esquimau à Paris, il va se faire écraser au premier carrefour. Il n’est pas adapté: dans ce milieu-là, il n’est pas intelligent. Vous serez adapté au milieu et vous survivrez, sinon vous disparaîtrez. C’est la même chose pour l’aïkido, dont le système de valeurs est opposé à celui du sport. J’ai même écrit “Fédérations et tradition”, un livre qui fait le tour de cette question.

On avait un milieu comme l’UNA, et on



a dit: “Cela ne nous convient pas, on sort de là parce qu’on n’en veut plus”. Et on a créé un système tout à fait différent. Mais dès que l’on est revenu négocier dans le cadre du Ministère de la Jeunesse et des Sports avec nos amis, on a retrouvé le même fonctionnement parce que l’on avait le même système administratif, on obéissait au même règlement qui induisait le même fonctionnement. Un cercle vicieux. Et comme on avait dit que l’on ne voulait plus de ça, moi je suis parti

*”Cela ne nous convient pas, on sort de là parce qu’on n’en veut plus”.*

parce que cela n’obéissait plus du tout à ce que je voulais. Je comptais retrouver le fonctionnement que l’on avait au début de la FFLAB, c’est-à-dire celui que l’on avait au début des années soixante, qui me plaisait, et qui m’intéressait. Quand j’ai démissionné, parce que je ne voulais plus cautionner ça, je ne voulais pas que l’on dise : « Peyrache a défendu cette connerie. ». Passer 90% de mon temps à faire des choses qui sont l’inverse de ce que l’on devrait

*Je suis venu à l'aïkido parce que  
dans l'aïkido il y avait certaines  
choses qui m'intéressaient et que je n'avais pas  
dans ma culture...*



faire en aikido ? Cela ne m'intéresse pas: on perd son énergie, et on n'a plus le temps de faire de l'aïkido.

Regardez ce qui se passe actuellement. Prenez les élèves de Me Tamura: qu'est-ce qu'ils font ? Ils sont dans leur dojo, ils enseignent. 95 % du temps, ils font quoi ? Le dernier compromis fédéral, pour préparer leurs élèves aux passages de grades. A quel moment pratiquent-ils ce qu'enseigne Me Tamura ? Les 5% du temps qui leur reste? Alors, où sont les élèves de Me Tamura? Quand ses propres élèves font, à plus de 90%, autre chose, l'inverse. Eh bien, c'est ce que moi je ne voulais pas faire. L'aïkido fédéral franco-français ne m'intéresse absolument pas. Dès que

japonaises. C'est toute la schizophrénie de ce système. Une majorité de gens fonctionnent dans ce système parce que cela correspond tout à fait à leur schéma mental, à leur culture. Exactement comme le judo, quand ils ont créé la FFJDA en 1956. [Jean-Luc] Levannier, que je citais tout à l'heure, écrit dans son livre qu'il n'aurait jamais cru qu'en un an le judo puisse à ce point ne plus exister à cause de ce système administratif. Et on a ça en aikido, depuis un bon nombre d'années.

Un sport, c'est la dualité; l'aïkido, c'est la voie de l'harmonie, de l'union. Comment pouvez-vous faire de l'aïkido en fonctionnant dans un système qui fait exactement l'inverse ? Vous ne pouvez pas, vous n'en faites jamais.

Pour moi il y a toujours eu cette cohérence. Je suis venu à l'aïkido parce que dans l'aïkido il y avait certaines choses qui m'intéressaient et que je n'avais pas dans ma culture: c'est ce qui m'enrichit. C'est-à-dire un autre regard sur moi-même, avec d'autres repères, qui ne sont pas les repères franco-français ou occidentaux. C'est en cela que ça

‡ Quel grade aviez-vous quand vous avez quitté la FFAB ?

En 83-84 j'étais 6<sup>e</sup> dan, comme tous les RTN. On était 13, et on était tous 6<sup>e</sup> dan.

‡ Et c'est là que vous avez créé votre propre organisation ?

Pas tout à fait. Je suis resté simple professeur de dojo, puisque j'avais démissionné de tous mes postes fédéraux et ce jusqu'en 1992. Je donnais des stages privés avec mes élèves – j'avais déjà des élèves en dehors des frontières – et j'ai fonctionné comme ça. Le seul problème avec ce fonctionnement, c'est que je devais présenter mes élèves aux examens fédéraux pour qu'ils aient un grade. On m'obligeait à pratiquer, si je voulais être dans le contexte fédéral, le dernier compromis fédéral. Il y a deux fédérations qui ont des conceptions de l'aïkido complètement opposées et pour se mettre d'accord sur un passage de grade commun, elles négocient. C'est-à-dire que vous abandonnez 50% de vos convictions pour prendre 50% de choses auxquelles vous ne croyez pas. C'est toute la stupidité de la chose. Vous voyez Mozart négociant avec Beethoven ? Cela ne viendrait même pas à l'idée, c'est pourtant ce qui se passe tous les jours en aikido.

Perdre mon temps, enseigner une chose à laquelle je ne crois pas, qui ne me permet pas de progresser ? Présenter mes élèves devant des jurys dans lesquels se trouvent mes propres élèves, ou des gens aux compétences que je ne reconnais pas? Accepter cela m'était impossible.

*Je veux faire autre chose.*

vous sortez des frontières, vous ne le trouvez pas et ça n'intéresse personne. A tel point que des Français qui sont dans ce système-là, qui le développent, qui le font fonctionner, se valorisent en allant chercher des grades au Japon. Ils se valorisent, non pas avec le système français, mais avec des grades, des diplômes japonais, des pratiques

m'enrichit. Si c'est pour retrouver le même fonctionnement dans l'aïkido, en le pervertissant, ça ne m'intéresse pas – parce que c'est une horreur. Je n'en ai pas besoin, je connais déjà le système français. Donc je n'ai pas besoin, sous prétexte d'améliorer l'aïkido, d'aller y remettre ce que je vis tous les jours. Je veux faire autre chose.

## *On fait de grandes théories sur le maai, et à la première technique on se suicide.*

Je ne me voyais pas passer la moitié de mon temps, voire plus, à faire l'inverse de ce à quoi je croyais. Donc très vite je me suis trouvé en décalage de plus en plus grand avec les orientations politiques de la fédération, qui était devenue la FFAB. Donc, mes élèves me disaient: "Fais quelque chose ! Fais une pyramide dans la FFAB !". Je leur ai répondu que si on faisait cela, on aurait des gens différents mais on aurait le même fonctionnement. La même pratique. Ça ne changerait rien du tout. Simplement au lieu que ce soit M. Tartenpion, ce sera M. Machin. Moi, ce que je voulais faire, c'est l'aïkido qui m'intéresse. C'est pourquoi on a dû en sortir.

Ce qui a été une très bonne chose, parce que c'est là que je me suis aperçu dès les premières années du formatage fédéral dont on pouvait être porteurs... Je me surprénais à avoir des réflexes fédéraux (des conventions franco-françaises qui n'existent pas en aikido), alors que je n'étais pas en accord avec eux. Simplement, le premier geste, qui venait sans réfléchir, était un geste fédéral. Et je me disais: "Mais non, je n'y suis plus ! Pourquoi est-ce que j'agis comme ça ? C'est un geste induit par un fonctionnement fédéral franco-français qui n'a aucun lieu d'être en aikido, pourquoi est-ce que j'agis comme ça ?" Et je me suis dit qu'il fallait que j'arrête de faire ça. Et c'est à ce moment-là que je me suis aperçu de toute la puissance du conditionnement que l'on peut subir quand on est dans un tel système, où l'on croit naturel de penser et d'agir d'une certaine manière alors que c'est en décalage avec ce que l'on voudrait faire.

Après, je m'en suis aperçu au niveau

technique. C'est-à-dire que je me suis retrouvé dans un stage en Belgique, à Bruxelles, avec des élèves qui n'étaient pas des élèves de Me Tamura, avec des élèves qui avaient une autre histoire, et alors que techniquement et pédagogiquement je n'avais aucun problème en France, là cela ne fonctionnait pas. Bien sûr, ce n'était pas visible extérieurement, mais on sait intérieurement quand ça ne fonctionne pas comme cela devrait... On se demande alors si là aussi il n'y a pas des incohérences. Et vous vous apercevez en analysant votre travail que vous dites blanc mais faites noir. Tout le temps. C'est prodigieux: on a un discours, et on fait systématiquement l'inverse – et on ne s'en rend même pas compte !

Tous les professeurs font de grands discours sur le centre, le seika tanden, son utilisation, et à la première technique on constate que ce ne sont que des paroles et que physiquement, on fait exactement l'inverse. On fait de grandes théories sur le maai, et à la première technique on se suicide.

Et j'ai donc tout mis en cohérence, y compris la partie technique. Il a fallu donner à cela un cadre administratif. Mais si on donnait un cadre administratif en créant une autre fédération, on reproduisait ce dont on avait voulu se séparer. D'où l'idée d'une école (dojo) et pas d'une fédération. C'est là que l'on a eu l'idée de créer quelque chose de plus universel, de dire: "On ne fait pas du franco-français. Maintenant on est européens". Le centre de l'Europe c'est Bruxelles: notre siège est à Bruxelles. On fonctionne en dehors des frontières parce que l'aïkido est mondial, c'est

quelque chose que l'on doit retrouver partout. Et on essaie d'être au plus près de ce que Me Ueshiba a enseigné. Pour que cela fonctionne il ne faut pas de cadre qui soit au-dessus des professeurs et qui leur impose quelque chose. Il faut que, comme au Japon il y ait "un maître, un dojo". Le maître dans son dojo décide de sa pédagogie, il n'a pas d'ordre à recevoir de l'extérieur. Il fait quelque chose de qualité ? Parfait, très bien ; il fait quelque chose de mal, tant pis. Il n'a de compte à rendre qu'à son professeur : c'est la seule autorité avec laquelle il ait un rapport. Le cadre administratif et fonctionnel n'intervient jamais dans un dojo, ni pour la technique ou les grades, ni pour autre chose. D'ailleurs la plupart du temps, pour préserver l'autonomie des dojos, l'EPA ne leur écrit jamais. C'est simplement un cadre administratif minimum qui réunit des gens qui ont la volonté d'être autonomes et de travailler avec leur professeur comme ils l'entendent, sous la responsabilité de celui qui donne l'enseignement. Si vous choisissez un bon professeur, tant mieux pour vous ; si vous en avez un mauvais, vous ne méritez pas autre chose, tant pis pour vous.

Très souvent les gens pensent que nous fonctionnons comme eux au niveau fédéral, qu'il n'y a pas d'autre fonctionnement possible. Eh bien, nous démontrons l'inverse depuis plus de quinze ans. On fait un aikido tout à fait honorable et tout à fait correct. Mais on est de plus en plus éloigné de l'aïkido français qui se pratique actuellement, qui n'a rien à voir avec ce que nous avons pu connaître...



"A SUIVRE" dans AJ 29F ■ ■ ■